

Laurène Marx

Pour un temps sois peu



26 – 30 nov. 2024


Théâtre national
de Strasbourg

Dans *Pour un temps sois peu*, « stand-up triste » coup de poing, Laurène Marx raconte le parcours d'une femme trans et le lot de violences qui l'accompagne : celles des assignations et injonctions en tout genre, des démarches médicales, des agressions permanentes, des processus d'invisibilisation à l'œuvre, des discours et des règles d'une société profondément hétéronormée. À travers une langue née de la rage et de l'urgence de se réappropriier le réel, Laurène Marx expose son vécu, son intimité et son histoire avec force rires et colère. Une histoire qui compte.

[EN] *Laurène Marx tells the story of a trans woman's journey with its accompanying violence: the violence of assignments and injunctions, the violence of medical procedures and constant aggression, the violence of being made invisible, the violence of the discourses and rules of a deeply heteronormative society.*

[Texte et jeu]
Laurène Marx

[Mise en scène]
Laurène Marx, Fanny Sintès

[Lumière]
Solange Dinand

Et l'équipe technique du TnS
[Régie générale] Charles Ganzer [Régie plateau]
Alain Meilhac [Régie lumière] Alexandre Rätz
[Régie son] Julien Meyer [Habilleuse]
Camille Fuchs

Production Compagnie Hande Kader
Fabriqué à Belleville

Avec le soutien de Libre Usine Nantes,
La Fabrique de Chantenay à Nantes,
Théâtre Ouvert à Paris, Bains Public
à Saint-Nazaire, Nouveau Studio
Théâtre à Nantes, la Ville de Paris, la
Région Pays de la Loire

Le texte est publié dans une coédition
Éditions Théâtrales – Lyncéus
Festival, 2021.

Le texte est lauréat d'ARTCENA et a
obtenu le Prix du jury de la Librairie
Théâtrale.

Spectacle crée le 5 novembre 2022
au Théâtre de Belleville.

Durée estimée 2h
Tous les jours à 20h
sauf sam. 30 à 18h

***“À tous les cassos
et les malades mentaux
que j’ai croisés.
Parfois je me dis que
vous êtes la seule vraie
famille que j’ai eue.
Mon seul sang.”***

— Laurène Marx

Entretien avec Laurène Marx

C'est une voix incontournable du théâtre contemporain et elle est vénéral. Il y a de quoi. Femme trans non-binaire, lesbienne et neuroa, Laurène Marx est viscéralement en lutte. Entière en interview comme sur scène, elle dit tout, sans détours et souvent avec humour. Entretien fleuve.

Est-ce que tu peux me parler du processus d'écriture de *Je vis dans une maison qui n'existe pas* ?

On devait faire un autre spectacle, et on n'a pas pu. *Je vis dans une maison qui n'existe pas* était un peu un texte de remplacement, mais je ne voulais pas faire ça. Parce que je trouve que la forme du spectacle est élitiste, elle n'est pas accessible créativement. Si tu émerges là maintenant et que tu veux faire un spectacle, ce n'est pas possible. On te demande d'avoir déjà fait tes preuves et machin... Moi, je suis ultra privilégiée, j'ai débarqué comme une roquette et ça s'est bien passé. Mais je pense un peu à celleux qui galèrent... Puis il y a un truc qui m'énerve : des pros qui sont venu-es voir *Je vis dans une maison*, m'ont dit qu'ils « préfèrent ça ». Moi je ne vais pas chez eux regarder leurs enfants et dire : « Je préfère le deuxième, mais attention il ne faut pas le prendre mal... »

Je milite pour démocratiser une forme micro-voix comme celle de *Pour un temps sois peu*. Ce que tu bosses, c'est le jeu, la présence, et le texte, évidemment. Là, du coup, je me retrouve à faire un spectacle difficile à imaginer même pour moi. Si tu enlèves le son, la lumière et tout ça, je ne sais pas s'il tient. Donc, je ne sais pas quoi penser, parce que c'est contre mes principes... Je ne veux pas qu'il y ait trop d'intermédiaires, parce que ça rajoute de l'argent. Et si ça rajoute de l'argent, ça rajoute des jeux de pouvoir, ça rajoute de la demande vis-à-vis des pros et des rapports qui peuvent parfois être malsains... Ça rajoute des attentes, en fait.

Tu décris *Pour un temps sois peu* comme du « stand-up triste », ça veut dire quoi ?

Le stand-up, c'est une culture de la vanne très précise, où en gros, tu as ta construction et il faut que ça chute. Le stand-up triste, c'est quand tu as des vannes, et que tu alternes avec ce que certains interprètent comme une théâtralité ou un lyrisme, et tu te permets de ne pas être obligé-e de faire rire. J'ai un peu connu le milieu du stand-up, c'est très dur et extrêmement cruel.

Tu as commencé par du stand-up classique ?

Oui, c'était mon rêve. Mais j'ai tout de suite vu que ça n'allait pas le faire pour moi. Pour plein de raisons, hein. Parce que c'était extrêmement raciste, sexiste, LGBTphobe... C'est marrant parce que j'étais moins politisée à ce moment-là, mais j'étais mal à l'aise de certaines blagues.

Tu as créé quelque chose de très fort, ta présence au plateau marque. Qui sont les personnes dont le travail de la scène t'inspire ?

Alok Vaid-Menon [artiste militante trans non-binaire américaine]. C'est même plus qu'une référence. C'est la personne qui m'a fait dire que je ne pouvais pas continuer comme ça. Pendant quinze ans j'ai travaillé mon style, mais du coup, il n'y avait pas vraiment de fond à mes textes. Alok, c'est le déclic. D'un coup il faut que ce soit politique, le monde est en flammes. Et je suis minorisée depuis très longtemps en vrai. J'ai subi beaucoup de psychophobie, de validisme et de transphobie, mais je n'en avais pas conscience. Je ne connaissais pas les mots, en fait. J'ai vécu longtemps sans les mots. Tu vois, ça, c'est un vrai truc. Je milite un peu pour qu'on ne soit pas tout le temps en train de parler en jargon, mais en vrai, quand j'ai vu le mot validisme la première fois...

En plus, Alok c'est une femme avec une barbe. Au début, je n'étais pas qu'émerveillée, j'étais un peu choquée. J'étais comme : « Mais quoi ? Nous, on se fait chier à faire du laser, et tu as des femmes comme ça ? » C'est fou, parce que je suis tombée sur elle par hasard à la Mutinerie avec ma copine de l'époque. Je faisais ma transition un peu au talent, comme je pouvais. Je ne connaissais pas les trucs, je ne lisais pas les bons livres... Et voir Alok, ça a changé ma vie. C'est pour ça que je joue autant *Pour un temps sois peu*. Parce que si quelqu'un-e a changé ma vie, peut-être que je peux faire ça pour quelqu'un-e d'autre.

À propos de *Pour un temps sois peu* encore, quelles discussions ce spectacle a-t-il amené avec ton public trans ? Comme tu y parles de choses très dures, tu as dit que tu ne savais pas s'il fallait le recommander à des femmes trans.

Je ne sais pas... Je ne sais pas dire combien j'ai d'ami-es trans, et ça me regarde. Par contre, je reçois beaucoup de messages. Je pense que je dois irriter, des fois. C'est pathologique chez moi, je suis très péremptoire. Et je peux pas m'actionner autrement. Je peux pas venir, jouer, et dire que « ce n'est que mon avis ». On vit dans un monde en flammes. Je suis obligée d'avoir un avis radical, et je sais que je suis insupportable parfois. Mais je pense que même avec celles qui m'aiment pas, on a ce truc-là d'adelphité, de solidarité. Moi, il y a plein

de trans qui m'énervent, pourtant je sauterais dans un immeuble en feu pour elles. Bon, je le ferais pas pour tout le monde. Mais on a ce rapport très particulier entre nous... Mon but, dans tout ce que j'écris, c'est que ce soit toujours un peu inacceptable. C'est-à-dire, je cherche toujours la théorie qui va le plus loin possible. *Pour un temps sois peu* se finit comme ça : ce que les chirurgiens font [des meufs trans], c'est qu'ils nous construisent des poupées gonflables vivantes. Il y a des degrés, y a des gens qui comprennent que c'est une vanne qui n'en est pas vraiment une.

Avec *Je vis dans une maison*, je suis en train d'ouvrir un truc, parce que t'as une personne trans qui vient parler de neuroatypie. D'habitude, les personnes trans ne viennent parler que de trucs trans. J'ai une pièce qui s'appelle *Je viens vous chercher* qui va arriver et c'est sur la vie d'une pote, qui est une meuf cis. J'ai hésité plein de fois, parce que par exemple il y a une scène d'avortement dedans et pour le coup, ça ne me concerne pas, même si j'ai vécu avec des copines que j'ai accompagnées. Mais ce sera ça la prochaine étape, la meuf trans qui joue la meuf cis. Je suis en train de le processer, mais je vais le faire. Parce que ça n'arrive jamais. Hunter Schafer commence à le faire en Amérique mais c'est extrêmement rare.



Tu joues beaucoup sur cette tension entre humour et tragique.

En permanence, et tu sais pourquoi ? Parce qu'en arrivant dans le stand-up, je pensais que les gens étaient débiles. Je suis une plouc de la campagne qui sait rien sur rien mais je pensais être beaucoup plus intelligente que tout le monde. En fait, je connaissais pas mes origines sociales. Donc, quand t'as compris que les gens sont pas cons, tu fais des constructions en faisant confiance aux gens. Tu vas dans l'inacceptable, et puis surtout tu laisses chacun faire son interprétation. Tu vois, tous ces connards de mecs comme Gainsbourg qui croient qu'on peut rire de tout, c'est pas des vrais. La provocation, c'est créer une étincelle dans l'esprit de l'autre, c'est-à-dire faire en sorte que l'autre se dise « Je sais pas si je suis d'accord avec toi, mais je pourrais l'être et je vais prendre le temps. ».

Ça, c'est une énorme provocation. En fait, on est entouré de gens complaisants, qui ne savent pas faire rire. Comment faire réfléchir la personne en face ? Ça c'est poétique. Avec les constructions lentes, t'es très satisfait·e quand la vanne arrive parce que tu m'as accompagnée dans la construction. Hannah Gadsby fait ça très bien, et elle l'explique merveilleusement bien en plus.

À 16 ans, qu'est-ce qui fait que tu es convaincue que ta voie est dans l'écriture ? Malgré le manque de mots.

Et alors que j'étais médiocre en classe ? Je le dis souvent, je pense pas que j'étais prodigieuse mais j'étais précoce, j'avais des capacités cognitives très hautes. J'ai grandi chez les obscurantistes mais je lisais énormément. Mon père venait de la misère, il s'était un tout petit peu hissé socialement et il y avait des livres chez moi. Donc, j'avais un vocabulaire de ouf, des capacités de ouf mais aucune capacité académique. Donc impossible d'écrire une histoire, c'était tragique. C'est comme ça que je suis arrivée au théâtre : pendant des années j'étais dans les méandres de la narration impossible et d'un coup je me rends compte que je parle bien, que j'ai un sens du langage et je me mets à bosser.

Je ne suis pas Alice Zeniter, par contre je peux créer de la musique en parlant mais ça m'a pris pas loin de dix ans pour réaliser ça. Parce qu'avant d'arrêter l'école je me suis dit que j'allais écrire des romans, comme c'est la forme maîtresse. C'est de la connerie, je suis pas douée mais je fais que ça. Je fais des chantiers, des petits boulots. J'étais dans ce truc d'écriture très romanesque, un truc très masculin d'ailleurs. Des années plus tard, j'ai découvert que Henry David Thoreau, qui est allé dans les bois pour être contre le système, en fait il en sortait pour que sa mère lui lave son linge ! J'ai découvert qu'en fait Jack Kerouac était financé par sa mère, il allait lui demander de

l'argent... Mes héros d'enfance, Hemingway était un immense misogynne, et Scott Fitzgerald était un violeur. Il a traité Zelda comme de la merde... On le sait pas ces choses-là et pour tout ça, je remercie tellement les féministes avec qui des fois on me reproche de manquer de sororité. Mon monde n'est composé que de femmes donc en fait qui je critique ? Je remets en question la sororité des gens qui m'entourent, des gouines blanches. Je suis obligée de dire qu'il faut que la représentation [lesbienne et féministe] soit plus vaste, que vous êtes dans votre monde entre vous.

Toujours à la représentation de *Pour un temps sois peu* à laquelle j'ai assisté, tu as envoyé une pique aux gouines blanches « en Stan Smith » avec qui tu as peu de choses en commun.

C'est aussi un post instagram qui m'a coûté Adèle Haenel. On devait faire un truc ensemble, elle n'a pas aimé cette vanne, ça ne s'est pas fait. Mais moi en fait je continue de dire des dingeries et je vois comment les gens réagissent. Parce que je pense que vexer trois bourgeoises c'est pas grave si à côté tu libères cinq cent cassos. On me dit tout le temps que je me sabote, mais moi je vois à qui je fais du bien et c'est des gens que personne ne voit. Moi on m'a vue quand j'ai dit qu'on ne me prendrait pas *Pour un temps sois peu*, qu'il y avait que moi qui pouvait le faire. Ça a changé ma vie. C'est pour ça que je dis toujours aux gens de lire leurs textes, même mal, il ne faut pas les laisser aux acteur-rices. Parce que vous allez prendre le risque de ne pas apparaître. C'est pas un vrai métier, auteur-riche de théâtre. Il faut être là. Moi je savais que j'allais être une rock star, que j'allais créer un personnage, parce que j'ai aucun problème avec ça. Je viens d'une dynastie de travelos, de gens qui ont plusieurs visages. En plus, ça va avec ma psychiatrie.

Dans *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, tu parles de la nuit à un moment et tu revendiques d'appartenir à des dynasties de travelos, de drag queens et de putes. La nuit, ça a été important pour toi ?

Non, ça l'a jamais été. Il y a une imagerie par contre. Les travelos m'ont fait transitionner oui. J'ai tout ressenti face à eux. Les gens de RuPaul's Drag Race (la saison de Bianca Del Rio) m'ont sauvé la vie. Je regardais, et à force d'épisode en épisode, j'étais dans ce truc de trans, comme quand tu es basée avec une meuf : tu te demandes si tu veux être elle ou si tu veux être avec elle ? Donc oui, là, c'est un hommage, mais moi, je n'ai pas fait la fête.

Dans ton travail, il y a une réflexion autour de ce qu'est vraiment la compréhension. Sur le fait d'accepter qu'on ne peut pas vraiment comprendre des choses qu'on n'a pas vécues, mais qu'on doit avoir de l'empathie malgré tout.

Ouai, c'est des obsessions, ça.

Pourquoi est-ce si important de parler de compréhension pour toi ? Est-ce ton moyen de garder espoir dans « un monde en flammes » ?

C'est pour être sûre que quand j'ai fini de jouer, j'ai fait de mon mieux. Mais en même temps, je suis un peu terrassée par la bêtise des gens parfois. Par exemple, hier on m'a dit la pire chose qu'on m'ait jamais dite après la sortie d'un spectacle. Pourtant, on me fait tout, les gens viennent me voir et me disent « T'es très beau ». Ça, c'est permanent. Mais donc hier, il y avait un groupe de meufs, qui me font des compliments, et me demandent comment j'ai fait pour écrire « tout ça » ? Tout de suite, elles me coupent la parole en disant : « Vous êtes plein dans votre tête, de toute façon ». C'était pas encore assez glissant



© Pauline Le Goff

pour que je m'en aille, mais quelle remarque idiote. Et quand je suis fatiguée, je regarde plus les gens dans les yeux et je piétine pour me concentrer. Là, une des filles me dit : « Ah ! On est encore dans la mise en scène. » Ça, c'est tragique, d'avoir travaillé si dur, pour être comprise, et... non.

La force de *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, c'est que ça ne parle pas des troubles psy, ça les montre. C'est comme ça que je suis, c'est comme ça que je vis, et j'ai aussi cette gestuelle-là. J'aurais pas fait cette pièce si j'étais pas comme ça dans la vie. Mon but, c'était qu'on voit une texture qui est rarissime : quand t'as des pièces sur les personnes autistes, c'est jamais des autistes qui jouent. Pareil pour les films. Si les gens pouvaient faire des pièces sur les trisomiques, et foutre des masques de trisomiques, iels le feraient mille fois.

Il y a un propos anti-psychiatrie dans la pièce, quel a été ton parcours ?

Il est... triste. Je me suis mise très tôt à faire des crises de panique et de larmes en cours, et c'est mes parents qui m'ont amenée voir des spécialistes, alors que c'était elleux qui me tabassaient. Et j'ai grandi dans une secte de pédophiles. C'est ça, mon parcours. J'étais face aux docteurs, qui me posaient des questions avec mes parents à côté. La fois où j'ai dit qu'iels me tapaient, mon père c'était Tintin. Sa pupille est devenue noire : [*mime la scène, prend une autre voix*] « On t'a jamais tapé dessus, n'importe quoi ! »... Alors qu'il y avait toute une organisation de la violence chez moi, avec des bâtons, des martinets au mur... Ce qui est terrifiant c'est que je ne savais pas que c'était de l'abus, que c'était une secte. J'ai vécu une vie cloisonnée et à 13-14 ans je prenais des neuroleptiques. J'étais droguée, quoi. En fait, je suis en colère qu'on m'ait à ce point « amortie » comme disent les Belges. Qu'on m'ait bourrée de médocs, alors qu'il aurait suffi que quelqu'une pose une vraie question. Parce que de moi-même, je n'aurais jamais pu dire... Je suis allée voir des psys pendant des années, et soit je mentais, soit je ne savais pas quoi dire. Même l'homosexualité ça n'existait pas. Je savais que j'avais un problème avec les hommes mais je savais même pas ce que c'était l'homosexualité refoulée.

C'est pour ça que je veux travailler sur les abus faits aux enfants. Je veux qu'on arrête avec ces imageries pédoporno comme *Poor Things*, qu'on arrête de filer la tune à ces mecs... Tu vois, Christine Angot, on l'a faite passer pour une folle pendant des années, alors que la meuf a porté ses couilles sur tous les plateaux, pour dire « J'ai été abusée, j'ai écrit des trucs, et vous vous foutez de ma gueule ? » Moi, j'ai grandi avec ça, Christine Angot qui se faisait victimiser et Zemmour à la télé...

Au moment où tu dis avoir été battue par ton père, les lumières se baissent. Tu voulais un moment d'intimité par rapport au public ?

Oui, je pense... Je ne me suis quand même jamais épargnée. Je n'étais pas sur scène avant. Du coup, je me suis retrouvée sur scène à reparler vraiment de tout, quoi. Et là, je me suis dit que c'était bien de s'éloigner... Je n'ai jamais parlé de ça. Je ne parle pas de mon daron à qui que ce soit, je n'écris pas sur lui. Et là, j'avais ce texte et je l'ai rajouté. Je ne sais pas pourquoi je me suis dit qu'il fallait en parler.

C'est marrant d'avoir un peu de pudeur, alors que j'ai fait un commerce de ne pas en avoir. Je n'ai pas d'inhibiteur social, donc j'en ai rien à foutre. Je suis entourée de personnes, de femmes, qui sont sans arrêt dans le contrôle de leurs paroles, du volume de voix, de toutes ces choses-là... Moi, même si je sais que je ne suis pas considérée comme une femme par tout le monde, je milite pour une certaine brutalité dans la féminité.

Comment gères-tu ta colère au quotidien ? Qu'est-ce qui peut la déclencher ?

Je vieillis, donc à la longue, j'ai identifié des éléments. Mon truc, c'est de rester seule comme ça je ne me mets pas en colère. Quand je vois des gens, j'essaie de leur faire du bien, tu vois, d'avoir un espace. Mais je suis très souvent seule, parce que quand tu as des problèmes de gestion de la colère et qu'en plus, t'es trans, le monde n'est pas avare en provocations. Du coup, vu que je suis une brute de politique, qui ne pense qu'à ça, j'ai plein de petites stratégies.

Sortir la nuit, en l'occurrence j'évite. Il y a des choses liées à la nuit qui sont un *trigger*. J'ai été polytoxicomane toute ma vie. J'ai beaucoup bu, j'ai été accro à la coke, ça a failli me tuer. Donc, tu vois, sortir de la colère, c'est sortir de toutes ces choses... En fait, le système est conçu pour garder les pauvres dans la colère. L'alcool, la clope et la drogue, c'est pour tuer les pauvres. Les bourgeois qui prennent de la coke c'est pas pareil. Et puis si tu es neuroatypique... C'était très ravageur pour moi, la coke. Je pense que j'étais terrifiante, en plus. Ça a fait le vide autour de moi. Je gère ma colère en choisissant mon entourage et en me sentant utile, ça me détend. Je prends de plus en plus de personnes jeunes dans mon équipe et me dire que je peux faire sortir des gens de la précarité, ça m'apaise.

Mais je n'ai pas envie d'arrêter d'être en colère. J'essaie d'être moins violente, mais pas moins en colère. C'est la violence le problème, pas la colère.

Tu disais tout à l'heure qu'une des forces du spectacle *Je vis dans une maison qui n'existe pas* c'est de mettre en scène un personnage trans neuroa, d'ouvrir cette porte pour d'autres. Quel lien fais-tu entre ces deux conditions ?

Il y a des gens qui en parlent mieux que moi, mais les liens sont réels. Il me semble que c'est acté maintenant qu'une grande partie des causes de la neuroatypie sont environnementales, et pas génétiques. Donc on est plus sujets à ce que des troubles de l'attention se déclenchent. Moi je ne sais toujours pas si je suis borderline ou autiste... On est un peu coincé-es, on se fait des blagues entre nous, mais c'est un humour ravageur. On a été médicalisé-es et pénalisé-es pendant des années, mais au moins quand c'était une maladie mentale d'être trans on était remboursé-es! Maintenant qu'on est validé-es, on ne peut pas trop parler librement d'être fou-folle parce qu'on est considéré-es comme fou-folle de base, parce qu'on est trans.

C'est parce que les gens pensent encore pouvoir nous soigner que des lois sont en train de passer pour interdire les transitions des mineur-es! C'est terrifiant. Du coup il faut « faire acquisition » de la neuroatypie, la revendiquer. Un esprit comme le mien c'est précieux, parce que c'est une somme de hasard. Je ne crois pas au talent. Moi on m'a matraquée et je me suis mise à voir des choses. J'ai un prisme particulier, il faut le revendiquer. Je ne le dis pas assez dans ce spectacle, j'ai mis longtemps mais je suis fière d'être comme ça. Parce que ça paye mon loyer maintenant. Pendant des années ça m'a mise à la rue et dans des situations pas possibles, mais maintenant ma folie est valorisée. C'est bien, mais c'est quand même fou ce que peut faire l'art. Parce que les bourgeois qui me valident maintenant, ce sont elleux qui m'ont mise de côté pendant longtemps. Parce qu'iels ont peur des fous-folles.

Donc il y a un sens de la fierté en commun ?

Oui, fierté.

Entretien réalisé par Apolline Bazin le 30 avril 2024
pour *Manifesto XXI*, magazine queer féministe



« Conserver sa pop-culture chez les bourges ! » Discussion-rencontre avec Laurène Marx, Stéphanie Vovor, Caroline Guiela Nugyen et Jessica Guilloud

Samedi 30 nov. 14h Salle Gignoux Gratuit

À l'occasion de la programmation au TnS de *Pour un temps sois peu* et *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, Laurène Marx — dont l'œuvre creuse et expose les mécanismes de l'ordre établi et des violences sociales qui le constituent — pose le sujet d'une rencontre qui s'annonce exceptionnelle : « Conserver sa pop-culture chez les bourges ! »

Est-ce une question ? Une ligne de conduite ? Un acte de résistance ? Et au fait c'est quoi la pop-culture ? C'est qui « les bourges » ?

Ensemble, on tentera de trouver des réponses avec Laurène Marx qui sera accompagnée sur scène de Stéphanie Vovor, poétesse-performeuse autrice de *Frénésies* (éd. Le Castor Astral), de Jessica Guilloud, actrice, réalisatrice et metteuse en scène, et de Caroline Guiela Nguyen, autrice, réalisatrice et metteuse en scène dont le projet pour le TnS défend une égalité d'estime entre les cultures.

La discussion-rencontre s'ouvrira par une restitution/lecture des textes écrits par des étudiant-es de l'Université de Strasbourg dans le cadre de l'atelier « Écrire l'intime et le politique » mené par Laurène Marx en partenariat avec le dispositif Carte culture du Service de l'action culturelle et le Service de la vie universitaire.

Réservation sur tns.fr

Préparation de demande Expérience pour un-e spectateur-riche

Du 6 nov. au 20 déc. 7^e Ciel 7 place de la République Gratuit

Vous venez de sortir d'un spectacle au TnS et quelque chose reste en vous, ou pas ! mais l'envie d'échanger est là : un souvenir qui pointe, une émotion, une interrogation...

« Préparation de demande » est une performance pour un-e spectateur-riche. Au cours d'un échange, un-e auteur-riche mettra en mot ce je-ne-sais-quoi que vous avez ressenti pendant ou après la pièce.

Le principe est simple : prenez rendez-vous en ligne avec un-e de nos préparateur-rices de demande et réservez un créneau d'1h. Le moment venu, partagez avec iel votre sensation dans un espace imaginé pour vous au TnS. Devant vous, l'auteur-riche écrit la demande qui était cachée au fond de vous.

L'expérience est finie, votre demande est poétisée, quelqu'un-e peut-être entendra votre voix et y répondra.

Plus d'infos et inscription sur tns.fr



Les élèves de l'École ont besoin de vous ! Rejoignez la *team* des Cœurs makers

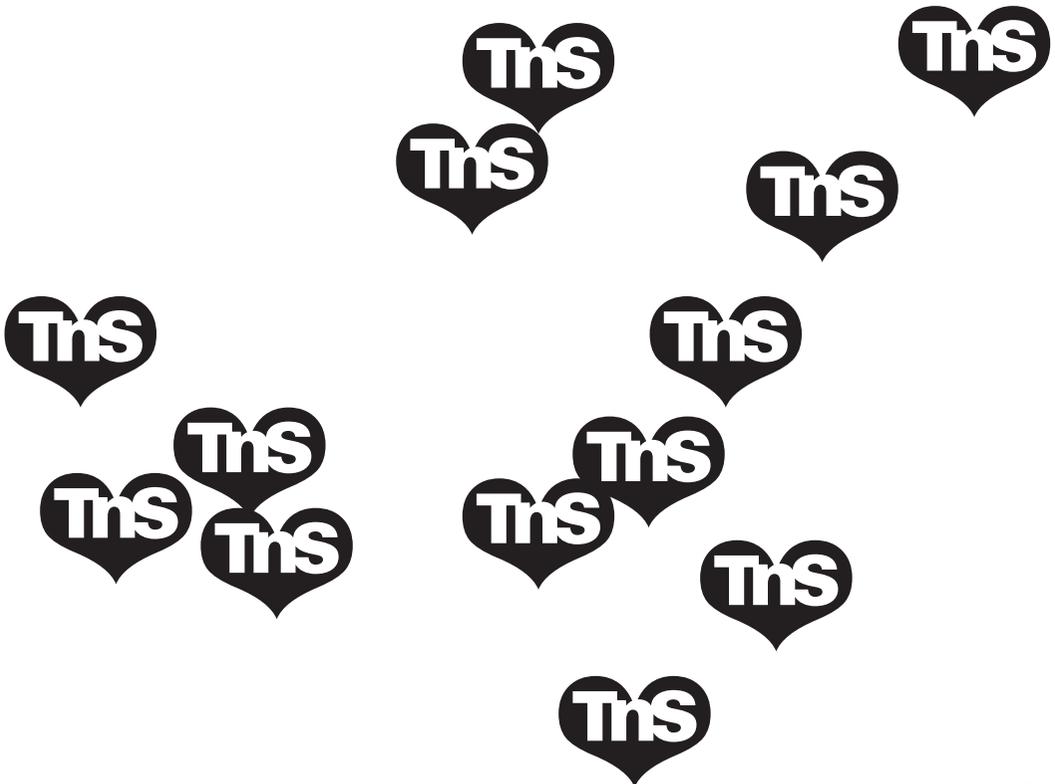
Face à la précarité étudiante grandissante qui touche les étudiant-es de notre pays, nous faisons le constat alarmant d'une grande difficulté pour nos élèves à suivre sereinement leurs études.

Depuis plusieurs années déjà le TnS choisit de dédier une enveloppe budgétaire importante répartie entre les élèves qui n'auraient pas la possibilité – sans cette aide financière – de se loger, de se nourrir ou encore d'accéder aux soins essentiels. Mais aujourd'hui, face au coût de la vie, l'action du seul TnS n'y suffit plus.

C'est pourquoi, en cette période de fin d'année, nous faisons appel à vous avec la création d'une *team* en soutien à nos élèves et que nous avons appelé les Cœurs makers!

Si vous décidez de faire un don et de rejoindre les Cœurs makers, vous offrirez un soutien concret à nos élèves, dans leur quotidien, sous la forme d'une aide financière qui leur sera reversée directement. Cette aide, infiniment précieuse, permettra à nos élèves les plus précaires d'aborder leur scolarité de trois ans avec plus de sérénité, la tête et le cœur concentrés sur le développement de leur geste artistique et l'acquisition de nouvelles compétences.

Rendez-vous sur tns.fr pour faire un don et rejoindre la *team* des Cœurs makers





**Et après, on voit
quoi au TnS ?**

Laurène Marx

Je vis dans une maison qui n'existe pas

Du 3 au 7 déc. 2024 Salle Gignoux

Pour retrouver son chez-elle, Nikki doit revivre les traumatismes de l'enfance et survivre à un monde où les personnes neuroatypiques n'ont toujours pas leur place. Cette pièce est leur refuge.

Orchestre La Sourde

La Symphonie tombée du ciel

Du 13 au 20 déc. 2024 Salle Koltès

Où sont passés les miracles ? L'orchestre La Sourde a mené l'enquête au plus près de chacun et chacune d'entre nous pour trouver et mettre en musique ce qui pourrait faire miracle dans nos vies. De cette récolte intime et poétique est née une symphonie.

Marion Duval

Cécile

Du 22 janv. au 1^{er} fév. 2025 Salle Gignoux

Écologiste, porno-activiste, porte-parole des mouvements de squat en France, clown en hôpital ou défenseuse des droits des personnes réfugiées, Cécile mène ses combats avec fougue et nous livre sans filtre ses aventures, ses souvenirs et ses batailles. Une performance jouissive où s'inventent de nouveaux mondes et de nouvelles alliances capables de changer nos vies.